

Intermédialités

Mes modèles

André Martin

Raconter

Numéro 2, automne 2003

URI : id.erudit.org/iderudit/1005463ar

DOI : [10.7202/1005463ar](https://doi.org/10.7202/1005463ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue intermédialités (Presses de l'Université de Montréal)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martin, A. (2003). Mes modèles. *Intermédialités*, (2), 160–169.
doi:[10.7202/1005463ar](https://doi.org/10.7202/1005463ar)

Tous droits réservés © Revue Intermédialités, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

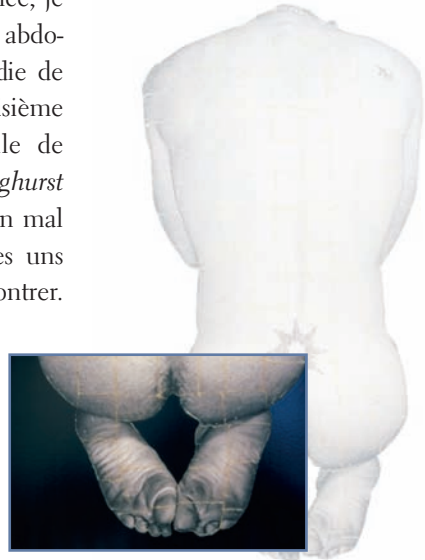
N.

Je ne pouvais pas joindre mon modèle aux cheveux blond fraise. Un jour, je rencontre N. Ses cheveux auburn, même s'ils n'ont pas tout à fait la même tonalité de ceux de K., mon ami australien, se rapprochent de ceux de ma grand-mère décédée alors que mon père n'avait que 18 ans. Ce dernier s'enfermait parfois dans la salle de bain avec une enveloppe recelant une mèche des cheveux de la morte pour pleurer. Comme cette fascination des cheveux roux est autant liée à la grand-mère inconnue qu'à K., j'ose demander à N. de poser pour moi.

160

À la maison, N. me confie qu'il a une cicatrice sur le ventre. Je lui réponds que je ne ferai que des prises de vue de dos et cela le rassure. Je le place devant le rideau noir, la tête recourbée, les bras croisés, et on bavarde pendant la prise de vue. Il m'apprend qu'il a fait ses études d'ingénieur à Sydney. Étrange coïncidence! Après la séance, je demande à N. la raison de son opération abdominale. Il me dit qu'il souffre de la maladie de Crohn, et que son intestin s'auto-détruit. Troisième coïncidence après les cheveux et la ville de Sydney, Piotr, un des personnages de *Darlinghurst Heroes*, souffrait du Lupus érythémateux, un mal similaire où les organes se désintègrent les uns après les autres. N. et moi devions nous rencontrer.

Je recouvre maintenant le corps de N. avec des viscères de porc gluants, visqueux, parfumés, découpés en petits carrés de la taille des feuilles d'or. J'en fais une icône païenne, un ex-voto. La photographie comme un baume, un dictame, un talisman.





S.

C'est encore une fois à la salle d'entraînement que je repère S. Toujours seul, ne parlant à personne, il fait ses exercices avec concentration et il intrigue tous les membres du club. Exemple parfait d'un Kouros antique, S. a en plus, pour me séduire, les cheveux entre blond et roux, cette teinte particulière qu'on nomme en anglais *strawberry blonde*, la même couleur que celle des cheveux de K. J'ose aller lui parler, ce que personne n'avait encore tenté, et il me répond par oui ou par non, si ce n'est que par signe de tête. On organise une rencontre deux mois plus tard pour faire les photos.

À peine arrivé à la maison, l'homme d'habitude silencieux est ce jour-là d'humeur loquace et enjouée. Il revient d'une cure de désintoxication. Il m'avoue que depuis l'âge de 13 ans, il boit à se geler, comme son père d'ailleurs. Ensuite, c'est la descente vers l'abîme chimique : cocaïne, ecstasy, K, GHB, crack et toutes les substances imaginables. Du centre de désintox, il téléphone à sa mère, devenue religieuse après son divorce. Elle le croit en prison et, renversée par la nouvelle, croit que ses prières ont enfin été entendues. Je montre à S. une photo de mon ami C., mort ce printemps des suites des mêmes excès. Je lui prends la main et lui dis de faire attention, d'essayer de ne pas retomber. Les suicides ne servent à rien.

Maintenant j'implore l'image plate et circulaire. La photographie comme une Pentecôte.





H.

Il me fallait aussi un artiste comme figure. Quelqu'un que j'admierais suffisamment pour que le mot modèle prenne un sens différent de celui d'un corps qu'on utilise pour faire image. Et H., je le connaissais depuis si longtemps, je le suivais, je l'accompagnais, je le regardais aller dans sa folle entreprise de faire des objets sans autre finalité que celle d'exister. Son rôle consistait de suivre sa pensée, de la mettre en forme, de la cristalliser et de la lancer dans le monde. H. incarnerait ce type d'être qui résiste à l'aliénation générale, un être en marge, en porte-à-faux, de ceux qui offrent, au delà de leurs propositions, des bouffées d'oxygène. Il dit souvent que l'objet produit n'a pas réellement d'importance. Selon lui, le Monde n'a pas absolument besoin de formes nouvelles, mais il aurait la nécessité essentielle de ce faire, absurde, gratuit, inutile, utopique, posé contre cette idée de rentabilité obligatoire. Il dit souvent : envers et contre tous.

La position de son corps, prosterné, replié sur lui-même, introverti, comme une sorte de graine, une bombe, en attente de quelque chose, lui convenait bien. Pourquoi nous tourne-t-il le dos ? Que regarde-t-il vers le fond noir, au delà de l'image ?

L'artiste modèle regarde le fond, le vide, il regarde en lui, il regarde en nous. Il pénètre et surgit. Il attend. Il est là.





CES PHOTOS-LÀ, je ne les prendrai jamais. Ce sont des événements de ma vie que la cristallisation dans l'émulsion effacerait à jamais.

Ces photos-là, je les conserve dans ma mémoire intime, à l'intérieur de moi. Elles ne s'offriront jamais aux regards des autres. Je les accroche aux parois de mon œsophage, de ma trachée, de mon estomac, de mes veines et de mes artères, de mes viscères aussi. Je blinde mon corps comme un coffre-fort afin d'y conserver ces beaux moments.

166

Aux nuits de marée basse, je regarde à l'intérieur de moi dans l'espoir, toujours inquiet, de retrouver mes impossibles images.

Je voudrais voir des mers en furie...

Je voudrais voir le marbre ancien poli...

Je voudrais voir des tas de pierreries...

Je regarde encore à l'intérieur. Trois points de suspension s'extirpent des canules noires, émergent de l'obscurité.

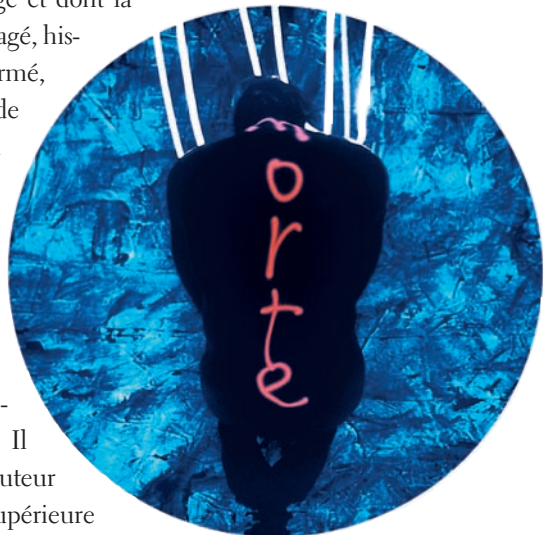
Je voudrais voir.



ON PRÉSENTE une grande exposition d'instruments de torture du Moyen-Âge et de la Renaissance à la Fortezza Medici. Je m'y rends à pied avec une curiosité morbide et fébrile à la fois, avec un pincement au cœur comme si j'allais y découvrir quelque chose de déterminant pour ma vie ou pour mon art, quelque chose qui me transformerait, une sorte de révélation de la face noire de mon être peut-être, et j'appréhende cela.

La salle du musée est remplie à pleine capacité des machines de la foi et de la mort, elle est devenue un cabinet de l'horreur, hantée de monstres terrifiants. Dans des présentoirs, les vêtements et les attributs des juges ecclésiastiques, cagoules de brocart et de soie couleur de fleurs, chasubles brodées d'opales, mitres d'or et de vermeil, anneaux d'améthyste, fibules de topaze, chapelets d'obsidienne, crucifix d'ivoire ciselé, tout cela mêlé aux pinces à feu pour les tétos, les clous, les mailloches, les ciseaux, les couteaux, les glaives et les lames, les tenailles de fer rouillé, les martinets et les fouets dont l'extrémité des cordes de chanvre est ornée de suspectes étoiles de bronze qui brillent sous l'éclairage de la vitrine. Suspendus au plafond à caissons, les masques de cuir clouté des bourreaux, les lanières de croupon avec encore la forme du corps du tortionnaire, deux gants de basane noire ouverts dans le vide, des cangues pour enserrer le cou des accusés, et tout cela pendant à diverses hauteurs telle une guirlande. Sur le sol, une garde de longs totems, les piloris fendus par la honte et le temps, délimite une aire circulaire. Au centre se tient, imposante et monstrueuse, la grande machinerie : l'arracheuse de peau surnommée Barthélemy, l'étuve, genre de cocotte-minute format baignoire fonctionnant à la vapeur pour cuire les corps sans les endommager,

une malle de bois contenant un siège et dont la portière, percée d'un petit hublot grillagé, histoire de bien voir le visage de l'enfermé, est rehaussée en sa face interne de pointes acérées, longues comme la profondeur du caisson si bien qu'en la refermant, le corps s'en trouvait lentement mais sûrement transpercé (on suggère même au visiteur de tenter la chose...), les grandes roues de bois pour étirer les hérétiques, et un appareil curieux dont je ne comprends pas tout de suite la fonction. Il s'agit d'une tige de métal de la hauteur d'un homme, avec à son extrémité supérieure deux cônes de tôle, fins comme des aiguilles, fixés à



la tige par une goupille de cuivre à quelques centimètres de distance l'un de l'autre. J'ai recours au carton pour comprendre. Sur le roulement d'une musique malveillante de tambours et de grosses caisses, on amenait la victime, les mains attachées dans le dos, jusqu'à l'appareil en passant avec une lenteur extrême devant les 33 membres du très grand Tribunal. Deux formes maigres se faisaient face, l'une de chair et l'autre de métal. Grâce à un système d'engrenage dessiné par Léonard lui-même, on ajustait la distance entre les cônes de manière à ce qu'elle corresponde à celle entre les deux yeux. Puis on poussait le supplicé vers son destin. Lorsqu'on avait affaire à un bourreau puissant, de ceux qui prenaient leur travail à cœur et opéraient avec enthousiasme, la poussée risquait d'être si forte que les aiguilles pouvaient même perforer la petite aile du sphénoïde!

168

Je fais le tour de l'exposition en cherchant sur les parties acérées les traces du sang des victimes, des morceaux de peau séchée par les siècles, des mèches de cheveux ternes, mais rien, ces machines ne sont pas des reliquaires.

Il y a un gardien dans la salle, je ne l'avais pas remarqué. Il regarde par l'unique fenêtre de la salle, vers l'extérieur, vers les jardins de Boboli, le fleuve ou la ville. C'est sans importance. Il tourne le dos à l'exposition, il refuse de voir cette page d'histoire, l'horreur ancienne. Il regarde ailleurs. L'homme se découpe en silhouette noire sur un fond de lumière indifférente verte ou bleue. Je ne peux voir qu'une partie de son profil mais je comprends que, là où il regarde, quelque chose l'interpelle, le charme et l'âme car un beau sourire franc illumine maintenant son visage.

Je ne connais pas la cause de ce bonheur inespéré dans cette salle lugubre. Est-ce un enfant jouant dans la rue, le reflet du soleil sur une enseigne, un vieil homme

nourrissant cent oiseaux piaillant autour de lui au détour d'une allée de cyprès du jardin, la vague taquine sur le fleuve orange, l'excitation des touristes là-bas devant le duomo, ou toute proche de lui, sous la fenêtre, une jeune femme en motorino rouge qui lui lance un baiser de la main. Quoiqu'il en soit, je voudrais faire une photographie de l'air qui relie l'objet et le sourire de l'homme.

Cette photo, si elle était possible, je la garderais en permanence sur mon cœur comme un pansement.



1. *Mes modèles – leurs portraits*, 2002, épreuve par procédé chromogène, cordes de piano, 48" diamètre (détail).
2. *Mes modèles – leurs portraits*, 2002, épreuve par procédé chromogène, intestins de porc, 48" diamètre.
3. *Mes modèles – leurs portraits*, 2002, épreuve par procédé chromogène, cheveux humains, cire, 48" diamètre.
4. *Mes modèles – leurs portraits*, 2002, épreuve par procédé chromogène, bois, plomb, phosphore, texte, 48" diamètre.
5. *Mes modèles – autoportrait*, « *Bocca della Verità* », 2000, duratran, 3' diamètre.
6. *Mes modèles – autoportrait*, « *Arte* », 2000, duratran, 3' diamètre.
7. *Mes modèles – autoportrait*, « *Morte* », 2000, duratran, 3' diamètre.